

JEAN BEAUMONT

# L'oiseau noir



BeQ

**Jean Beaumont**

Diane la belle aventurière # 068

**L'oiseau noir**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 493 : version 1.0

# **L'oiseau noir**

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

## I

Bertrand Hussenin exploitait une ferme près de Saint-Denis, non loin de Montréal.

C'était une sorte d'aventure pour lui.

Une révolte qu'il avait ressentie contre la ville.

Citadin sans expérience pratique de l'agriculture, il n'en avait pas moins tenté sa chance.

Et depuis cinq ans qu'il occupait cette ferme, il en avait fait un succès, contre toute prédiction faite autrefois par ses parents et amis.

Même Diane, mise au courant cinq ans auparavant, avait ri.

Bertrand Hussenin était si peu le genre, que vraiment c'était à rire qu'il choisisse un tel sort.

Mais il avait bravé l'opinion, il avait défié les calculs, il avait confondu ses mauvais augures.

Il exploitait aujourd'hui une ferme qui aurait pu servir de modèle. Il y élevait sa petite famille et la gaie maison, modernisée, abritait de la joie, du bonheur, de l'ambition.

Et c'était lui, l'homme heureux d'hier, qui demandait en grâce l'aide de Diane.

Il ne voulait – ou ne pouvait – aller à la police.

Et sa lettre, qui n'en disait pas long, mais qui trahissait toute son angoisse, implorait Diane de ne point refuser.

C'est ainsi qu'elle arriva chez Bertrand Hussenin un soir, dans la voiture qu'elle avait louée à Montréal.

Sitôt arrivée, et après les effusions d'usage, tant avec l'ami Bertrand qu'avec sa femme et ses deux adorables enfants, Diane voulut entamer le sujet du drame.

– Viens, nous allons profiter du beau coucher de soleil, dit Bertrand.

Il amena Diane à l'arrière de la maison pendant que madame Hussenin mettait les enfants au lit.

Il y avait un pommier, très vieux, aux larges branches, qui abritait un cercle de doux gazon.

Sur le gazon, des fauteuils de jardin.

– Asseyons-nous ici, dit Bertrand, et causons.

Diane s’installa, alluma une cigarette.

– Ta lettre ne m’en disait pas long.

– Non... c’était tellement difficile à expliquer, ce qui arrivait, que j’ai choisi d’être pressant et laconique.

– Je ne sais qu’une chose. Tu as parlé d’un grand oiseau noir.

– Oui.

– J’ai bien compris qu’il s’agissait d’un symbole.

– Oui, c’est vrai.

– Et non d’un oiseau véritable.

– Seulement un symbole, en effet.

– Mais de quoi et comment ?

Bertrand Hussenin, maintenant que Diane s’arrêtait à l’examiner, avait vieilli.

Surtout, il semblait à bout de nerfs, comme quelqu'un qui vit dans quelque terrible angoisse.

– L'oiseau noir, c'est le symbole, mais c'est aussi une dure réalité, Diane.

– En quel sens ?

Il montra l'étendue plate de sa terre.

– Vois-tu ces champs ?

– Oui.

– Tu vois comme ils sont plats, d'un niveau égal ?

– Oui.

– Tu vois au fond, le bois ?

– Oui.

– À gauche aussi, et à droite, du bois.

– Oui, je vois.

– Ma terre est une sorte d'enclave, de défrichement à même une ancienne forêt.

– Oui.

– Pas de voisin devant, seulement du bois, encore. Et le voisin de gauche est à un mille. De

l'autre, pas de voisin, car c'est le bout du chemin.  
Encore du bois.

– C'est vrai que ta ferme se trouve isolée.

– Très isolée. Même qu'au début, cela faisait un peu peur à ma femme, surtout en hiver. Mais avec ma jeep et la petite souffleuse devant, j'ouvre un chemin dans n'importe quelle condition en vingt minutes...

– Évidemment. Les temps ont changé.

– Oui.

– Et tout ceci, à quoi ça mène ?

– Nous sommes à onze milles du village et à quatre milles de la route nationale, là-bas.

– J'ai bien vu ça.

– Autrement dit, ma chère Diane, si tu étudies la topographie de l'endroit, une chose saute aux yeux.

– Laquelle ?

– Ma terre est un endroit idéal pour les atterrissages et les décollages d'un avion clandestin.



- Bertrand ! c'est ça ?
- Oui.
- L'oiseau noir ?
- Oui. Un avion Cessna, à deux moteurs, très puissant pour sa grosseur.
- Et ta ferme sert de base ?
- Oui. C'est près de la ville, mais pas trop près. Et c'est justement placé de façon à ce que les décollages puissent être faits sans qu'on s'en doute.
- Mais les voisins doivent entendre les moteurs, surtout au décollage ?
- Tu vois la colline ?
- Oui.
- Elle bloque le son qui pourrait parvenir chez les voisins...
- Mais...
- Je sais ce que tu vas dire. J'ajoute ceci. Les gens qui se servent de ma ferme sont très intelligents. Ils ne pratiquent aucun décollage quand le vent les forcerait à pointer vers le sud-

est, soit au-dessus des fermes voisines. Ils attendent les conditions propices, c'est-à-dire lorsqu'ils peuvent décoller vers le nord-ouest, au-dessus de la forêt...

– En effet, ils sont habiles.

– Ce sont des as.

Il n'y avait aucune admiration exprimée dans la voix de Bertrand.

Seulement une constatation, une résignation à un fait précis.

– Mais qu'est-ce qu'ils transportent, dans cet avion ?

– De la drogue.

– Bertrand !

– Voilà. Tu peux maintenant comprendre que ces gens sont sans pitié.

– Oui... Mais toi, dans tout ça ?

– Moi ?... Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

– Mais... tu n'as pas à te laisser faire !

– Tu crois ?

- Certainement, que je le crois.
- Et ma femme ? Mes enfants ?
- C’est ainsi qu’ils te tiennent ?
- Oui. Que je les dénonce et ma femme comme mes enfants périront...
- Mais si les coupables sont arrêtés., tu seras en sécurité, et ta famille aussi...
- Tu crois, hein ? Hélas, ce n’est pas comme ça...
- Je ne vois pas...
- Je le vois, moi...

Une grande tristesse avait envahi Bertrand.

Le coucher de soleil était magnifique.

La forêt, là-bas était parée de couleurs splendides.

Et pourtant, cette beauté ne semblait plus impressionner Bertrand.

Assis, affaissé plutôt dans sa chaise, il avait l’air morne de quelqu’un qui n’entretient plus d’espoir.

– Diane, voici la raison pourquoi je ne puis aller à la police. C’est une raison puissante. Et j’ai eu beau me creuser la tête, je n’ai trouvé comme seule solution que de te faire venir ici.

– Quelle est cette raison ?

– Les gens avec qui je traite ne sont pas les chefs de la bande, ce ne sont que des employés.

– Et alors ?

– Je ne connais pas les chefs de la bande. Et je sais que je ne pourrais le retracer. Ni moi, ni la police !

– Ni la police ?

– Disons que la police pourrait. Mais il devra s’écouler du temps entre l’arrestation de ceux qui viennent ici et l’arrestation des chefs de la bande. Quelques heures, et ce serait suffisant. Ma famille serait détruite.

– Je vois le problème.

– Je ne puis prendre ce risque. J’ai confiance en la police mais je sais qu’avec la meilleure volonté du monde, elle ne peut bouger assez vite... Non, je ne puis me décider. J’ai peur.

- Et moi ? Moi, je pourrais faire mieux ?
- Je le crois oui.
- En quel sens ?
- Tu viens habiter ici. Tu es ma sœur maintenant. Et tu es en vacances ici.
- Ah ! bon, je comprends.
- Le reste... c'est ton expérience de ces choses qui te dictera comment procéder.
- Oui, oui.
- La chose importante, c'est de détruire toute la bande À LA FOIS. Il ne faut pas qu'il en reste, susceptibles de se venger...
- J'ai compris.
- Ils ne sont pas venus ici depuis une semaine. Selon les pronostics de la température, le vent changera demain. Je m'attends bien à ce que demain soir, ils soient ici.
- Et où vont-ils ? D'où viennent-ils, avec leur avion ?
- Aux États-Unis, je crois. Peut-être au Mexique. Je ne sais pas.

- L’avion, où est-il ?
- Il arrive ici. Il est vidé de son chargement, puis il repart.
- Son enregistrement ?
- Que veux-tu dire ?
- Les lettres peintes sur l’appareil ? C’est Canadien ?
- Je ne sais pas, je ne connais pas ça.
- Nous verrons bien.
- Alors, tu vas... t’occuper de la chose ? Tout simplement, Diane répondit :
- Je suis ici, n’est-ce pas ? Dors tranquille, je vais m’occuper de l’affaire.

## II

En effet, le lendemain soir, une grosse auto puissante vint s'arrêter devant la ferme.

Le conducteur enfila dans l'entrée, mena le véhicule jusque derrière la maison.

Avec la précision née de l'habitude, Bertrand avait couru, en entendant venir l'auto, il avait ouvert les portes de la vaste remise.

La Cadillac s'y engouffra.

Mais aussitôt, l'un des deux hommes assis dedans sauta hors de la voiture et s'avança rapidement au dehors.

– À qui cette automobile ? dit-il d'une voix acerbe, en montrant l'auto de Diane.

– À ma sœur, répondit Bertrand.

– Ta sœur ?

– Oui. Elle est ici en vacances avec moi.

L'homme était en furie.

– Et tu l'as gardée ici ?

Bertrand eut un geste d'impuissance.

– C'est ma sœur ! Quelles raisons pouvais-je lui donner ?

Diane sortait de la maison.

L'homme, que son compagnon était venu rejoindre, regarda avec une admiration mêlée de sa colère toute récente, cette belle rousse aux charmes si évidents.

En robe largement décolletée, Diane, vraiment, dans ce soleil de fin de jour, était d'une rare beauté.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle en s'approchant.

Les deux hommes restèrent muets.

– Ah ! vous êtes les amis de Bertrand ? Ceux qui s'intéressent à l'aviation et à qui il loue sa terre comme terrain d'atterrissage ? L'homme, ne sachant trop quoi répondre, inclina la tête.

– Oui.



Il était Costaud, plutôt court, des yeux froids et cruels, un visage marqué de deux cicatrices.

Il avait vraiment l'air patibulaire.

Son compagnon, chauffeur de la Cadillac, était beaucoup plus jeune, mince et élégant, mis avec beaucoup de discrétion et de goût.

Son regard le trahissait.

Un regard aussi froid que celui d'un serpent.

Des yeux bleus-verts, dont les paupières ne battaient pour ainsi dire jamais.

Tout à fait des yeux de vipère prête à mordre.

Deux hommes dangereux, Diane le pouvait bien voir dès le premier coup d'œil.

Diane joua l'ingénue.

– Comme vous êtes chanceux de pouvoir pratiquer ce beau sport, s'écria-t-elle, feignant le plus grand plaisir.

Elle semblait tout à fait la tête de linotte.

– Bertrand me dit que vous êtes des camarades de collège. Et que même à ce moment-là, vous vous intéressiez à l'aviation ?

– Oui, répondit le plus Costaud.

Mais il était tellement surpris de l’attitude de Diane qu’il ne trouvait rien d’autre à dire.

Bertrand arborait un air satisfait.

– Vous voyez ? dit-il aux deux hommes. Ma sœur vous envie beaucoup !

– Et je t’envie toi aussi, Bertrand, s’exclama Diane. Un avion qui atterrit sur ta ferme ! C’est fascinant...

Les deux bandits se regardèrent.

Leurs regards échangèrent une muette entente.

Le Costaud inclina très légèrement la tête.

Le plus jeune, comme si cela était un signal, sourit tout à coup.

– Si vous êtes encore ici la semaine prochaine, dit-il, nous vous amènerons faire un tour. Aujourd’hui nous n’avons pas le temps mais la semaine prochaine, c’est promis...

Et d’un commun accord, ils s’éloignèrent vers l’autre bout de la terre.

Lorsqu’ils furent assez loin, Diane demanda à

Bertrand.

– Où vont-ils ?

– Ils s'en vont à l'autre bout, là-bas. Ils placent quatre lumières en rectangle par terre. Puis, quand le soir est tombé, l'avion arrive...

– Et ensuite ?

– Une vingtaine de minutes plus tard l'avion repart et ils reviennent avec un colis.

– Gros, le colis ?

– Comme ça, à peu près, montra-t-il avec ses bras.

– Une trentaine de livres environ ?

– Oui.

– Diable, ce doit être le point d'entrée pour toute la drogue au Canada... À moins que ce ne soit qu'un point de transit. Qu'est-ce qui se passe ensuite ?

– Ils partent.

– C'est tout ?

– Oui, jusqu'à la prochaine température

favorable...

– À peu près toutes les semaines ?

– Oui.

– Et c'est toujours la même routine ?

– Oui.

– L'avion ne reste pas, il repart ?

– Oui.

– Donc il vient du Mexique, ou des États-Unis, et retourne là...

– Probablement.

– Puis tes deux hommes disparaissent ?

– Oui.

– Mais qui t'empêche de livrer le jeu à la police ? Celle-ci pourrait exercer une surveillance...

– C'est que je suis surveillé.

– Comment ça ?

– D'abord, je suis certain que mon téléphone est surveillé. Et je suis certain que mes allées et venues au village sont surveillées. Je vais t'en

donner une preuve. Il y a un mois, je me suis rendu à Montréal. Or, en arrivant en ville, en descendant du train, un type que je ne connais pas m'a abordé dans la gare.

– Ah !

– Il m'a dit : « N'allez pas faire de bêtises. Nos hommes sont déjà près de votre maison. Ils n'attendent qu'un signal... »

– Diable, ils sont organisés.

– Oui. Ils me fichent la paix ici, sauf pour la visite hebdomadaire, mais je t'assure que je n'ai pas besoin d'aller loin qu'ils sont au courant.

– Je comprends maintenant...

– Ce n'est pas de l'imagination, Diane... je te le jure.

– Je suis d'accord... Mais, dis donc, est-ce que j'ai bien joué mon rôle ?

– Tu es une actrice formidable. Je suis persuadé qu'ils n'y ont vu que du feu.

– C'est ce que je voulais.

– Qu'est-ce que tu te proposes de faire

maintenant ?

– Maintenant que j’ai constaté de mes yeux, il va falloir que j’organise mon plan.

– Et comment vas-tu t’y prendre ?

– Écoute, pour que tu coures le moins de risques possibles, je ne te dirai rien.

– Ah ! tiens ?

– Voilà... En répondant ce que tu vas répondre, tu seras donc sincère.

– Je t’avoue que...

– Tu ne comprends pas ?

– Franchement, non.

– Je suis ta sœur, tu te souviens ?

– Oui.

– Or, je suis en visite chez toi.

– D’accord.

– Il est normal que j’aie visiter un peu les alentours. Je suis ta sœur de Chicoutimi, normal aussi que j’aie à Montréal. Or, c’est tout ce que tu as besoin de savoir.

- Que tu iras à Montréal ?
- Et que je me promènerai en auto, dans les alentours, au village, un peu partout.
- Et tu crois pouvoir découvrir qui nous surveille ?
- Oui.
- Ce sera difficile, voilà des semaines que j’essaie... Et tu sais, ici, un étranger est immédiatement repéré.
- Donc la surveillance n’est pas accomplie par un étranger.
- Voilà la conclusion.
- Et il est douteux qu’elle soit accomplie par un vieux résident du village.
- C’est juste.
- Elle est donc accomplie par quelqu’un en mesure de suivre tes allées et venues, et tout de même ne pas éveiller de soupçons.
- C’est très juste.
- Éliminons... Le postillon ? Je suppose que tu as la malle rurale, ici ?

– Oui. Le postillon est un homme de soixante ans. Natif du village, un bon type, que tout le monde connaît...

– Ça ne me semble pas logique. Qui d'autre ?

– Je ne peux pas voir. Sûrement pas mon voisin. Il cultive la terre de son père et du grand-père avant lui.

– Peu probable, donc, qu'il se soit acoquiné avec des bandits...

– Au village...

– Avec qui fais-tu affaire, au village ?

– Avec le marchand-général, encore un qui a hérité du magasin. Il n'aurait aucun avantage à pactiser avec la pègre. Ce n'est d'ailleurs pas le genre.

– Tu fais affaire avec le garage ?

– Oui.

– Personne là ?

– J'en serais stupéfait.

– Et avec qui d'autre transiges-tu ?



- Le barbier, la banque, la coopérative...
- C’est pas dans ces endroits, il me semble, que se recruterait la surveillance.
- C’est un vieux village, Diane. On y habite de père en fils. Pas de délinquance juvénile, tout le monde se connaît depuis toujours. Un ou deux étrangers y habitent, mais ce sont, dans un cas un agronome, et dans l’autre un petit industriel que je ne connais même pas autrement que de vue, et qui ne me connaît sûrement pas du tout, moi.
- Et pourtant, quelqu’un là-dedans informe les bandits de tes allées et venues...
- Oui.
- Écoute, sous prétexte de connaître le village, je vais y passer quelques heures. Et puis, toujours sous prétexte de mes vacances, j’irai à Montréal.
- Et ça te donnera la réponse à tes questions ?
- Peut-être. Sûrement, en tout cas, ça me permettra de mettre mon plan à exécution...
- Et ce plan, je ne peux absolument pas le connaître ?

– Absolument pas, ce serait trop dangereux pour toi...

Le soir était tombé.

Un vrombissement doux parvint du fond du ciel.

Puis une forme noire apparut contre le bleu.

Là-bas, au bout du champ, un grand oiseau noir se posa, resta là, silencieux et sombre, une vingtaine de minutes, puis dans un seul élan, repartit.

Bientôt deux ombres revinrent du champ, portant un colis.

Bertrand était dehors, attendant les hommes.

– Votre sœur, elle n'est pas là ? demanda le plus jeune.

– Elle est couchée...

– Si tôt ?

On sentait le désappointement dans sa voix.

– Oui, elle est arrivée aujourd'hui. Elle a conduit sa voiture à partir de Chicoutimi, ce matin... elle se sentait bien fatiguée...

Les hommes ne firent aucun commentaire.

Ils sortirent la Cadillac de la remise puis ils filèrent.

Le plus jeune avait un moment examiné la voiture de Diane, mais il s'était vite désintéressé.

Bertrand, songeur et le cœur battant, les regarda partir.

Il savait, lui, que Diane était déjà rendue à la croisée de ce chemin de rang avec la route nationale.

Elle avait enfourché la bicyclette de la femme de Bertrand, et avait filé dans le noir.

Réussirait-elle ce qu'elle voulait ?

Quand elle revint, une heure plus tard, elle souriait.

– Je sais ce que je voulais savoir, dit-elle.

– Ah ! oui ?

– Oui. Une auto était stationnée au carrefour. Son conducteur surveillait la croisée. Quand la Cadillac est arrivée, nos deux hommes en sont descendus, ils ont échangé deux mots avec le

conducteur de l'autre auto...

– Et puis ?

– La Cadillac a pris par l'opposé au village, vers le chef-lieu.

– Et l'autre.

– À petite vitesse elle s'est dirigée vers le village.

– Donc quelqu'un de là.. ?

– Oui. Et la lumière est tombée sur lui un moment. Je sais maintenant que je puis le reconnaître...

– C'est formidable !

– Oui, je le crois. Dès demain matin, je vais faire un tour dans le village... J'irai à Montréal ensuite...

– Tu crois que ça va marcher, Diane ?

– Comme un mouvement d'horlogerie. Maintenant je sais quoi faire.

### III

Au village, Diane fit les arrêts normaux.

Elle prit de l'essence au garage.

Elle entra chez deux marchands généraux, sous prétexte de chercher une couleur de rouge à lèvres qu'elle était sûre de ne pas trouver là.

Puis elle alla chez le cordonnier porter des souliers à réparer.

Chez le barbier, c'était pour savoir s'il vendait des peignes ronds, pour les chignons.

Puis elle entra à la banque y faire changer des chèques de voyageur.

Satisfaite enfin, elle prit le chemin de Montréal.

Maintenant, elle savait ce qu'elle voulait savoir.

Quand elle prit le chemin de Montréal, elle

s'aperçut qu'une automobile semblait suivre la sienne.

Elle reconnut l'auto de la veille.

Opérant un brusque ralentissement, sous prétexte d'admirer du paysage en bordure de la rivière, elle put observer par le rétroviseur.

Elle ne s'était pas trompée.

Son poursuivant était le même qu'elle avait aperçu la veille, à la croisée des chemins, alors, que cachée dans les bosquets, elle épiait le retour des bandits.

Et cet homme était aussi le gérant de la banque, au village.

Un étranger sans l'être.

Quelqu'un, en tout cas, sans famille dans l'endroit.

Donc libre de ses actes.

Elle fila vers Montréal, en fredonnant.

Décidément, tout allait bien.

À Montréal, elle traversa le pont Jacques-Cartier, puis elle s'achemina vers le centre de la

ville.

L'auto bleue suivant toujours...

Elle se rendit chez Eaton.

Là, elle entra dans le terrain de stationnement.

Oh ! l'espion n'avait pas fini.

Il ne savait pas l'habitude qu'avait Diane de ces sortes de filatures...

Sortant, son billet de stationnement à la main, Diane aperçut son homme qui se hâtait lui aussi vers la sortie.

Elle ne fit mine de rien.

Elle traversa la rue lentement, sans se presser.

Puis elle entra chez Eaton.

C'était, là-dedans, la cohue.

En bonne touriste, sans se presser, Diane s'arrêta de comptoir en comptoir.

Son suiveur devait commencer à se sentir idiot.

Il devait lui être évident que Diane ne venait rien faire de bien mal à Montréal.

Qu'elle y venait, en somme, pour la même raison qui y attire bien des femmes : pour magasiner.

Aux escaliers roulants, dans le centre, Diane s'arrêta à un comptoir, puis, subitement, mais sans que sa rapidité ressemblât à de la fuite, elle enfila dans l'escalier.

Du haut, elle put voir que son suiveur n'avait pu réussir à monter, lui, qu'à la toute autre extrémité de l'appareil,

Elle avait donc le temps...

Au premier étage, maintenant qu'elle ne pouvait être vue, elle courut presque vers les ascenseurs.

À côté, il y a une cage d'escalier,

Diane s'y engouffra, et descendit quatre à quatre.

Le suiveur, lui, la chercha longtemps au premier étage.

Il était tellement convaincu qu'elle était là, qu'il ne se résigna que plus tard à monter au deuxième, puis au troisième.



Et s'il ne trouva pas Diane, il ne l'accusa pas d'avoir voulu le semer mais s'accusa lui-même d'incompétence.

Sans en faire un drame, cependant, car il était maintenant convaincu que Diane était chez Eaton pour son magasinage.

Il sortit donc au bout d'un temps, et s'en fut se planter sur le trottoir, dehors.

De là, il pouvait voir l'auto de Diane et il ne songeait à rien de mieux qu'à observer là jusqu'à ce qu'elle revienne.

Après tout, se disait-il, tant qu'elle est au-dedans, aucun danger.

Et sa surveillance était tout aussi efficace de là, car il ne supposait pas que Diane ait pu prendre un autre bord.

## IV

Dès qu'elle se fut évadée du regard du suiveur, Diane se hâta vers le rez-de-chaussée.

Là, elle courut vers la sortie.

Sur le trottoir elle héla un taxi.

– Gendarmerie Royale, dit-elle.

Aux bureaux, elle demanda le capitaine en charge.

C'était un homme qu'elle ne connaissait pas.

Elle lui offrit son identification de l'Interpol.

– Honoré, mademoiselle, dit l'homme. Nous connaissons ici les exploits fameux de Diane Roy, la Belle Aventurière !

Diane en vint aux faits.

En phrases rapides, elle expliqua pourquoi elle était au Canada, ce qu'elle y faisait et ce qui se passait sur la ferme de Bertrand Hussenin.

L'homme eut un geste décidé.

– Je mets tout de suite une escouade sur la cause.

– Non ! s'écria Diane, ne faites pas ça !

– Mais pourquoi ?

– À la moindre surveillance, Bertrand sera tué, sa femme et ses enfants aussi.

– Écoutez, c'est un risque que nous devons prendre...

– Mais pas du tout !

– Nous sommes la police, ici, permettez-moi de vous le rappeler.

– Monsieur, écoutez-moi. Je suis venue vous demander votre coopération. Rien ne m'y obligeait. Comme membre de l'Interpol, je puis agir librement.

Le capitaine fit la grimace.

– C'est vrai, mademoiselle, je m'excuse.

– Je n'entends pas diriger l'opération. Mais je crois être mieux placée que vos hommes, dans le moment, pour mettre la main au collet des chefs

de la bande.

– Que comptez-vous faire ?

– D’abord, je veux avoir des détails...

– Si je puis vous les donner...

– Vous le pouvez. Vous avez certes des dossiers ici sur les chefs du trafic de la drogue ?

– Nous en avons sur ceux que nous avons déjà attrapés. Et nous en avons sur ceux que nous soupçonnons sans pouvoir le prouver.

– Je veux ces derniers dossiers...

– Ah !

– Oui. Je suis certaine que les chefs de cette bande ne sont pas des gens qui ont déjà été condamnés...

– Pourquoi ?

– Simplement leur audace. Les gens qui se sont déjà fait prendre prennent beaucoup plus de précautions...

– Vous trouvez que ceux-là sont négligents, raille le capitaine.

– Ah ! oui.. Ils ont laissé de très grands trous dans leur affaire.

– Lesquels ?

– D’abord, ils gardent Hussenin vivant. Cet homme, ils auraient dû le faire disparaître, ainsi que sa femme, depuis longtemps...

– Vous n’y allez pas de main morte. C’est votre ami... !

– Oui. Je ne déplore pas qu’il soit vivant, je le constate. C’est une erreur des bandits. Mais cette erreur, je veux bien qu’elle se perpétue, remarquez...

– Oui, je comprends...

– Or, je déduis de tout ceci que nous avons affaire à des gens très intelligents, mais dont l’opinion de la police n’est pas très relevée...

– C’est leur erreur.

– Oui, d’accord... Mais cette erreur sera leur perte.

– Je vous le demande de nouveau : que comptez-vous faire ?

– D’abord étudier les dossiers. Ensuite, procéder à ma façon... L’important, c’est d’établir le lien entre les bandits qui viennent chez Bertrand, et qui ne sont que de petits employés, et leurs chefs...

– Vous croyez pouvoir le faire ?

– Oui.

L’homme haussa les épaules.

– Sans aide ?

– Ah ! oui... Et voici comment. J’ai besoin que quatre de vos hommes soient postés au village voisin de celui où habite l’ami Hussenin.

– En alerte ?

– Oui. Vous avez une communication-radio ?

– Nous pouvons vous équiper d’un transmetteur de poche.

– Donc en quelques minutes, ces hommes seraient là ?

– Oui. C’est un transmetteur automatique. Il est gros comme deux paquets de cigarettes. Vous tirez un bouton, il transmet un sos constant

pendant une heure.

– Ça suffit. Du moment qu’il y a un signal.

– Mais si vous vous éloignez à vingt milles, le transmetteur n’est plus efficace.

– Alors je m’arrangerai pour que vos hommes le sachent si je dois partir et si j’ai besoin qu’ils me suivent à distance.

– Pour ceci, je puis vous donner un plus gros transmetteur, plus encombrant mais vous pouvez parler à mes hommes...

– D’accord.

– Vous êtes certaine que nous ne pouvons rien faire d’autre ?

– J’en suis positive.

– Fort bien. Je sonne pour faire venir les dossiers.

– Il me reste une heure environ, constata Diane. Puis-je avoir un endroit tranquille où les consulter ?

On l’amena dans un bureau où l’on l’enferma, seule.

Au bout d'une demi-heure, elle avait trouvé.

L'un des suspects était un fervent de l'aviation.

Et quelque chose en Diane disait que c'était là son homme.

Mais il semblait presque fantastique de porter des soupçons contre cet homme, selon toute apparence un commerçant honnête, pilier de sa paroisse, dont la richesse semblait bien légitime.

Et pourtant, les soupçons de la Gendarmerie Royale semblaient être fondés sur des faits aussi précis que troublants.

Ces faits ne constituaient cependant pas une preuve...

Diane termina rapidement la lecture des dossiers.

Puis, ayant noté ce dont elle voulait se souvenir, elle reprit le chemin du magasin Eaton.

Là, elle entra par une porte opposée, et ressortit de l'autre côté, bien tranquillement.

Elle avait prévu que son suiveur l'attendrait



sur le trottoir.

Et c'était bien ce qui se passait.

Il était là.

Et en ce qui le concernait, Diane sortait d'une randonnée de magasinage bien féminin.

Il n'avait pas de raison de croire qu'il en fut autrement.

Il ne téléphona donc aucun rapport à qui que ce soit et suivit Diane à distance alors qu'elle retournait à Saint-Denis, et à la maison de son supposé frère, Bertrand Hussenin.

## V

Chez Bertrand, Diane mangea un bon souper.

Aux regards interrogateurs de son ami, elle n'opposa qu'un sourire malicieux.

Et après le repas, alors qu'ils étaient assis tous les deux dehors, Diane éclata de rire.

– Tu es inquiet, n'est-ce pas ?

Bertrand fit la moue.

– Crois-tu qu'il pourrait en être autrement ?

– Non, je sais... Mais je veux que tu comprennes ceci. Ce que je fais, c'est pour ta protection.

– Je ne comprends pas.

– Je vais te donner seulement un détail. J'ai accompli de l'excellent travail aujourd'hui, à Montréal.

– Ah ! oui ?

– Oui... Tellement excellent que tu n'en croirais pas tes oreilles, si toutefois je te le disais...

Bertrand s'étendit dans sa chaise.

– De toute façon, dit-il, nous sommes tranquilles pour quelques jours. Le vent ce soir est dans la mauvaise direction.

Il finissait de prononcer ces paroles quand apparut une voiture sur le chemin.

– Bertrand ! s'exclama Diane.

Il avait les yeux comme des soucoupes.

– La Cadillac, dit-il.

– Oui.

– Nos gens.

– Oui.

– Mais qu'est-ce qu'ils viennent faire ?

Diane, encore appuyée sur le dossier de la chaise, avait cependant la main dans la poche du manteau court qu'elle avait mis.

Dans cette poche se trouvait le transmetteur

automatique.

La Cadillac entra dans la cour de la ferme.

La mine des deux hommes qui en descendirent – les mêmes que la veille – en disait long sur leurs intentions.

Immédiatement, Diane pressa le bouton du transmetteur automatique.

Puis, sans être vue des deux hommes, elle sortit l'appareil de sa poche et le laissa glisser sous la chaise, à l'arrière, par terre.

Elle se leva tranquillement.

Bertrand avait fait de même.

Les deux hommes étaient rendus.

Le Costaud prit la parole. Il semblait être le chef du duo.

– Mon compagnon a remarqué quelque chose, hier soir.

Ni Bertrand ni Diane ne parlèrent.

– Par hasard, continua l'homme. Il a remarqué le numéro de plaque de l'auto de la fille.

Il pointait vers Diane.

– De ma sœur ? fit Bertrand.

– Oui, de ta sœur, fit le plus jeune en riant méchamment.

– De ta sœur de Chicoutimi, fit le Costaud. Celui-là, quand il riait, il montrait des dents jaunes. Bertrand, ne comprenant pas, les regardait tour à tour. Diane, qui sentait le jeu mal tourner, attendait, les nerfs tendus.

– Voyez-vous, dit le Costaud, nous avons eu l'idée de vérifier le numéro... Par précaution, disons... L'auto a été louée. Nous avons des amis utiles, ici et là. L'auto a été louée par une demoiselle Diane Roy...

Il sortit une revue de sa poche.

– Diane Roy, la Belle Aventurière.

Il ouvrit la revue.

Un article y racontait un exploit de Diane.

Et une photo, fort claire, ressemblante, illustrait l'article.

Il n'y avait vraiment pas à s'y méprendre.

Diane, atterrée, ne bougeait cependant pas.

Pour une fois dans sa vie, elle n'était pas armée.

Normalement, elle eut porté sur elle un revolver ou à tout le moins un petit poignard.

Quelque chose pour sa défense.

Mais elle se sentait en telle confiance, après le souper, elle prévoyait si peu ce qui venait d'arriver qu'elle était restée là, sans arme, assise dehors bien tranquille.

Et c'était comme une couventine, une amateur au jeu, qu'elle s'était fait prendre.

Bertrand, lui, regardait Diane d'un air complètement épouvanté.

Car il voyait bien ce qui arrivait.

Diane, à toutes fins pratiques, c'était la police.

Et dans la maison, il y avait sa femme et ses deux enfants.

Leur vie même était soudain en danger...

Diane, elle, ne songeait qu'à une chose : gagner du temps.

Le transmetteur automatique fonctionnait.

Au village voisin, les agents de Gendarmerie entendraient-ils l'appel ?

Le Costaud fit un signe au jeune.

Ensemble ils se jetèrent sur Diane.

Et avant qu'elle puisse résister, ils s'en emparaient, ils la menaient vers la grange, pendant que Bertrand, profitant de la difficulté que les deux hommes avaient à maîtriser la Belle Aventurière, courait à toutes jambes vers la maison afin de faire enfuir sa femme et les petits.

## VI

Mais au village voisin, que se passait-il ?

Les trois agents de la Gendarmerie étaient arrivés un peu avant le souper.

C'était par simple précaution que leur chef les avait envoyés si vite.

Il semblait bien que leur présence ne serait pas requise avant quelques jours encore.

Mais à tout hasard ils étaient partis immédiatement.

Après le souper, ils restèrent à causer tranquillement dans le salon de l'hôtel.

À causer de sport, évitant tout entretien qui eût révélé leur métier.

C'est vers huit heures que l'un d'eux, un homme très grand, très puissant, l'agent Delorme, demanda à l'agent Bourguignon :



– As-tu... l'appareil automatique dans ta poche ? Le récepteur ?

– Non, dit Bourguignon. Je croyais que tu l'avais, toi...

– Je ne l'ai pas.

Le troisième agent, un petit maigre célèbre pour sa science du judo, étendit les mains et fit une moue comique.

– Je croyais, dit-il, que vous aviez l'appareil, vous deux.

– Va le chercher dans la chambre, dit Delorme.

– Tu crois qu'on peut avoir un appel ce soir ? opina Bourguignon.

– C'est possible. Tout est possible.

– D'après les renseignements que nous avons, il ne devrait pas y avoir d'alerte avant la semaine prochaine ?

Mais Delorme lui fit un signe silencieux de parler moins fort.

Ils étaient observés.

Le plus petit des agents s'en fut en haut, chercher le récepteur automatique, format de poche, qui se déclenche automatiquement lorsque le transmetteur est en fonctionnement dans un rayon de 25 milles.

Il n'était pas sitôt parti qu'il revenait en courant.

– Le transmetteur fonctionne, s'exclama-t-il.

Il avait le récepteur dans sa poche et ses camarades pouvaient en entendre le cliquetis régulier.

Ce fut le branle-bas immédiat.

Ils montèrent tous à leur chambre prendre leurs armes.

Puis ils redescendirent aussi vite qu'ils le pouvaient sans toutefois attirer l'attention des gens de l'hôtel.

Ils coururent à leur auto dans le terrain de stationnement.

Lorsqu'ils partirent pour Saint-Denis et la maison de Bertrand Hussenin, il était huit heures trente.

Il y avait déjà une demi-heure que Diane était dans la grange avec les deux bandits.

## VII

Dans la grange, Diane n'avait qu'une pensée.

Voyant qu'elle y était seule avec les deux hommes, elle souhaitait de toutes ses forces que Bertrand ait pu s'enfuir.

Et que, ce faisant, il ait eu le temps d'amener avec lui sa femme et ses deux enfants.

Et elle souhaitait aussi que le transmetteur automatique lance son message efficacement.

Que, là-bas, les agents fédéraux l'entendent et viennent à la rescousse.

Car les intentions des deux bandits étaient fort claires.

Malgré toute la résistance de Diane, pourtant forte et solidement musclée, ils avaient réussi à l'attacher après l'un des poteaux de la batterie.

Ligotée après ce solide montant d'épinette rouge, Diane était réduite à l'impuissance.

Elle était complètement à la merci des deux hommes.

L'un d'eux avait déchiré son corsage pour mettre la poitrine à nu.

– Suffit, dit le Costaud.

– Je m'amuse, répondit le jeune.

Diane, trop en colère ne disait rien.

Mais si ses yeux avaient été des pistolets, les deux hommes seraient tombés morts.

– Suffit, répéta le Costaud.

– Bon...

– Tu sais ce que nous avons à faire...

Le jeune hocha la tête.

– Je ne suis pas d'avis que ça serait sage.

Le Costaud eut un mouvement de colère.

– Tu vas discuter les ordres du patron, toi ?

– Il s'agit pas de les discuter.

– Non ?

– Non. Je donne mon idée.

- Même ça, t’as pas le droit.
- Pas le droit de donner mon idée ?
- Non. Puis tu le sais.
- C’est pas un pays libre, non ?
- Tu sais ce que le patron a dit.
- Je sais une autre chose, aussi.
- Laquelle ?
- C’est Diane la Belle Aventurière qui est là.
- Oui.
- Un membre de l’Interpol.
- Oui. Puis après ?
- Supposons que nous la tuons...
- Supposons.
- Combien de temps ensuite avant que tous les gens de l’Interpol soient sur notre dos ?
- Nous avons des ordres à exécuter, nous les exécutons.
- Et le risque ?
- Quel risque ?

– Tu ne trouves pas ça un risque de nous attaquer à un membre de L’Interpol.

– Oui, évidemment...

– Un risque de mort, même.

– Et après ?

– Le patron lui, qu’est-ce qu’il risque ?

– Nous sommes ici pour ça, prendre les risques...

– Ah ! oui ?

– Oui.

– C’est pas comme ça que je l’avais compris, moi...

– Ben alors, t’as mal compris.

– J’avais compris que notre travail, c’était ce que nous avons toujours fait depuis quatre mois. Venir ici rencontrer Johnny, prendre livraison du paquet et retourner à Montréal.

Le Costaud se grattait la tête.

– As-tu l’intention de me donner du fil à retordre, dit-il à son compagnon.

– Non... Non.. Tu feras ce que tu voudras.  
Mais pour ma part...

– Quoi, pour ta part ?

– Pour ma part je ne m'en mêle pas.

– Tu refuses d'obéir au patron ?

– Il n'y a rien qui m'oblige à tuer un membre de l'Interpol.

Le regard de Diane allait de l'un à l'autre.

C'était une tournure spéciale que prenaient les événements.

Elle voyait tout à coup un allié en ce jeune homme.

– Je prends mes risques, dit-elle soudain. C'est dans le métier. Vous ferez ce que vous voudrez. Je suis impuissante...

Elle tourna la tête vers le Costaud.

– Seulement, votre compagnon a raison. Si vous tuez un membre de l'Interpol, c'est comme si vous vous fourriez la main dans un nid de guêpes... Je le sais pour avoir déjà participé à une razzia du genre. Nous mettons toujours la main



sur les coupables. Toujours.

Le Costaud haussa les épaules.

– Moi aussi, je sais que vous mettez la main sur les coupables.

Il cracha par terre.

– Mon nom est Vanelli, dit-il, ça vous dit quelque chose ?

Diane le regardait d'un air surpris.

– Vanelli ?

– Oui... Le frère de Buno Vanelli...

Diane comprit que ses instants étaient comptés.

– Buno Vanelli, dit-elle à voix basse. Vous êtes son frère ?

– Oui... Vous savez ce qui lui est arrivé, n'est-ce pas ? Il a voulu déjouer l'Interpol... Vous étiez à ce moment-là à Palerme. On vous a confié le soin de capturer Vanelli. Vous avez amené avec vous deux carabinieri déguisés en paysans. Vous avez réussi à rejoindre mon frère. Il était adossé à une falaise rocheuse, non loin d'Enna, dans le

centre de la Sicile. Vous et les carabinieri l'avez fauché avec vos revolvers. Vous l'avez abattu comme un chien. Il n'était pas armé.

– Vanelli avait tué six hommes, rétorqua Diane. C'était un criminel dangereux. Nous n'avions pas le choix.

Mais le Costaud secouait la tête de gauche à droite.

– Il n'y a qu'une chose à retenir. Vous avez abattu mon frère comme un chien.

– Je faisais mon devoir.

Le jeune la regardait maintenant avec moins de sympathie.

– Ainsi, dit-il, si nous ne vous avions pas capturée ce soir, c'était le sort qui nous attendait ?

– Je tue quand c'est nécessaire, fit Diane.

– Et dans notre cas ?

Elle haussa les épaules malgré ses liens.

– Vous faites le commerce le plus ignoble qui soit.

Les deux hommes se regardèrent.

– Les gens qui font ce commerce ne méritent qu’une chose, fit Diane, la mort... Vous voyez que je ne cherche pas à me faire épargner...

Le Costaud vint se planter devant Diane.

– La femme de mon frère m’a écrit. Elle m’a raconté comment cela s’était passé. Quand le jeune a découvert qui tu étais, j’ai compris que le destin nous mettait face à face. Et alors je vais te tuer, de la même manière que tu as tué mon frère.

Diane regarda le jeune.

Mais soudain il n’avait plus de sympathie sur le visage.

– Que m’importe, dit-elle. Tuez-moi. Mais vous verrez ce que l’Interpol peut faire. Vous, et votre patron, et toute votre organisation, je n’en donnerais pas cher.

Et elle ajouta :

– Vous le savez maintenant, l’Interpol n’aime pas à faire de prisonniers, dans certains cas...

Une rage folle secouait le Costaud.

– Mais avant de te tuer, cria-t-il, tu vas souffrir ! Tu vas payer deux fois pour avoir tué mon frère, tu comprends ?

Il fit un signe péremptoire au jeune.

– Toi, viens m’aider. Nous allons lui donner une leçon avant de la tuer...

\*

Il était huit heures quarante-cinq.

L’auto des agents filait vers la maison, mais il restait encore six milles à parcourir.

Bertrand lui, oublié par les bandits, s’était réfugié dans le rang voisin, en s’enfuyant par l’arrière de sa terre... là, il avait demandé asile à un fermier qu’il connaissait.

Dans la grange, Vanelli, le Costaud, écumait de rage.

À bras raccourcis il frappait Diane.

Aveuglément.

Le jeune, lui, rendu hystérique par le comportement du Costaud, frappait à son tour.

Diane, le visage tuméfié, les lèvres fendues, les yeux pochés et les arcades sourcilières fendues aussi, la poitrine tuméfiée par les coups, implorait grâce, mais les deux hommes devant elle étaient comme fous.

C'était à coups de pieds, à coups de poing, qu'ils s'acharnaient contre elle.

Les mains liées, impuissante, Diane, pleurant à grands cris, ne pouvait rien pour se défendre.

Et soudain le Costaud bondit en arrière.

– Range-toi ! cria-t-il au jeune.

Le jeune se rangea.

Le Costaud tenait un revolver à la main.

– Maintenant, hurla-t-il. Je vais te tuer avant que tu ne perdes connaissance. Je veux que tu sentes les balles entrer en toi !

Il pointa son arme.

Il y eut un coup de revolver dans la grange.

Le Costaud tomba, blessé au poignet droit.

Les trois agents de la Gendarmerie se tenaient dans la porte.

L'un d'eux venait de tirer, les deux autres s'emparaient déjà du jeune.

– Nos excuses, fit le grand Delorme à Diane, nous arrivons quelques minutes en retard...

## VIII

Diane fut libérée de ses liens, on l'étendit par terre.

Elle était demi-morte.

Elle sanglotait.

Son visage était méconnaissable.

Et le sang coulait abondamment.

Liés au même poteau où avait été ligotée Diane, les deux bandits, étaient atterrés par cette soudaine tournure des événements.

L'agent Delorme regardait Diane avec pitié.

– C'est notre faute, ne cessait-il de dire. Nous aurions pu arriver un quart d'heure plus tôt.

Mais Diane, qui avait peine à parler, ne voulait pas l'entendre.

– Écoutez-moi, disait-elle, écoutez-moi...

Bourguignon poussa finalement Delorme du

coude.

– Laisse-la parler, dit-il, laisse-la parler, au moins !

Diane lui jeta un regard de reconnaissance.

– Je veux, balbutia-t-elle, un peu de cognac.

– Mais oui, oui... Bourguignon, en as-tu sur toi ? demanda Delorme.

– Toujours, mon cher. Pour des cas de ce genre.

Il sortit un petit flacon de métal, en dévissa le bouchon, et porta le goulot aux lèvres de Diane.

L'alcool lui brûla les lèvres tuméfiées mais elle résista au mal, sachant quelle stimulation interne elle recevrait.

Elle but longuement.

Puis, déjà réconfortée, elle se redressa.

Delorme la fit appuyer contre le mur de la batterie.

– Écoutez-moi, dit-elle, c'est important.

Les agents se penchèrent.



– Il m’est difficile de parler, dit-elle à Delorme. Tentez de comprendre rapidement.

– Oui.

– Nous tenons deux bandits.

– Oui.

– Mais nous n’avons pas le chef.

– Non.

– Je crois savoir qui il est.

– Bon.

– Nous n’avons pas une minute à perdre.

– Pourquoi ?

– La vie de Bertrand Hussenin, de sa femme et de ses enfants est en danger.

– D’accord, j’ai compris.

– Je sais comment obtenir des aveux de Vanelli.

– Qui est Vanelli ?

– Le Costaud. Celui qui est blessé.

– Bon.

– Seulement, il faut que vous me laissiez seule avec lui.

– Ah ?

– Me le jurez-vous ?

– Mais vous êtes à demi-morte !

– Le cognac me fait beaucoup de bien. Vous m'en donnerez une autre gorgée.

– Mais une fois seule avec lui, que ferez-vous ?

– Je ne vous le dis pas.

– Je vous avoue que l'idée ne me plaît guère.

– Vous resterez dehors, devant la porte de la grange.

– Très bien.

– Mais promettez-moi une chose.

– Laquelle ?

– Vous n'entrerez pas.

– C'est promis.

– Même si vous entendez des cris.

– Promis.

Delorme souriait.

Il comprenait tout à coup ce qu'entendait faire Diane.

Il regarda ses compagnons, qui souriaient aussi.

– Elle y a bien droit, dit le plus jeune.

– À sa place, fit Bourguignon, je souhaiterais la même chose. Vanelli, là-bas, avait tout entendu.

Il se mit à protester.

– Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous ne pouvez me laisser seul avec elle !

Delorme se tourna vers lui.

– Ta gueule, dit-il. Tu n'a pas hésité à massacrer une fille et une fille ligotée encore. Tu mérites bien que nous te laissions seul avec elle quelques minutes.

Il eut un sourire ineffable.

– D'ailleurs tu vois, dit-il, elle est à moitié morte. Et par ta faute. Sûrement qu'elle n'est pas dangereuse.

Bourguignon donnait d'autre cognac à Diane.

La fille se tenait debout.

Péniblement, mais on sentait que la rage en elle lui tenait lieu de force et la maintenait debout.

Les agents de la Gendarmerie Royale sortirent de la grange et refermèrent la porte sur eux.

Vanelli criait...

## IX

Seule avec les hommes, Diane regarda autour d'elle.

Elle ne s'était pas trompée.

C'était bien une torche à essence qu'elle avait vue par terre, le long du mur.

Elle fouilla dans les poches du jeune, toujours ligoté, mais qui ne disait rien, la regardant avec des yeux sournois.

Dans les poches elle trouva des allumettes.

Lentement, sans se presser, elle alluma la torche, puis, en laissant écouler un peu d'essence dans le bec, qu'elle alluma, elle laissa se réchauffer le vaporisateur.

Quand il fut rouge, lentement elle libéra de l'essence sous pression d'air, et bientôt une longue flamme bleue jaillit, terriblement chaude.

Vanelli maintenant criait sans arrêter, une

sorte de longue plainte animale.

Il avait les yeux révoltés d'effroi.

Diane examina l'homme, cherchant à quel endroit elle appliquerait la torche.

Elle vit que la main de l'homme, tel qu'il avait été ligoté, était maintenue solidement en place, paume tournée vers l'extérieur.

Il n'y avait pas de meilleur endroit, ni d'endroit plus sensible.

– Maintenant, écoute-moi, dit-elle à travers sa bouche tuméfiée.

– Non ! cria l'homme.

Son camarade ne disait toujours rien.

Mais maintenant son effroi aussi était grand.

Ses yeux étaient hagards, un air d'épouvante lui tordait le visage.

Il comprenait que la réputation de Diane n'était pas surfaite.

Habile au jeu, elle était surtout implacable.

Et ni l'un ni l'autre n'avait à s'attendre à

quelque pitié de cette fille.

– Écoute-moi, répéta-t-elle à Vanelli. J'ai deux raisons pour t'infliger un peu de torture...

– Tu ne feras pas ça ! hurla l'homme.

Un mouvement se fit dehors et Diane comprit que les agents fédéraux étaient aux aguets.

– Deux raisons, continua-t-elle. Et ne me fais pas parler pour rien. Chaque mot que je dois dire allonge la torture.

Vanelli se tut. Il était à moitié mort de peur.

– D'abord, fit Diane, je veux me venger de ce que vous m'avez fait tous les deux.

– Nous n'avions pas de choix, dit le jeune. C'étaient les ordres du patron.

– Oh ! vous aviez le choix mais ça vous plaisait de me frapper...

– Non ! cria Vanelli.

– Non ! ajouta le jeune.

Mais Diane ricana.

– Ça paraissait que vous faisiez ça à

contrecœur ! Ça paraissait ! L'on n'a qu'à me regarder.

Elle brandit la torche.

– Ma deuxième raison est la plus importante, dit-elle. C'est celle-là qui compte.

Elle effleura le creux de la main de Vanelli avec le feu de la torche.

Il lança un tel hurlement de douleur que la grange sembla en frémir.

– Je veux savoir, expliqua Diane calmement, le nom de votre patron.

Ce ne serait pas facile, elle le sentit au seul regard des deux hommes.

Ils se raidirent.

Elle vit que l'emprise de leur patron sur eux devait être bien grande.

Le jeune, moins peut-être que Vanelli.

Mais chez Vanelli, vraiment, c'était classique.

Les lèvres serrées, le regard dur, il défiait Diane.



– Vas-tu parler ou veux-tu la torche ?  
demanda Diane.

Rien.

Silence.

Mutisme complet.

Diane, délibérément, appliqua le bout de la flamme dans le creux de la main de Vanelli.

Vanelli résista une seconde, puis il se mit à hurler.

Il hurlait comme une bête.

Soudain il cria :

– Je vais te le dire ! Je vais te le dire !

Diane enleva la flamme.

Aussitôt la douleur arrêtée, les yeux de l'homme se durcirent.

Diane vit que ce serait à recommencer.

Alors elle se tourna vers le jeune.

Celui-là aussi avait une main exposée, de la même façon que Vanelli.

Diane en approcha la flamme.

Mais elle n'eut pas le temps de se rendre.

D'une voix calme, le jeune homme déclara :

– Je vais tout vous dire.

– Devant les agents fédéraux ?

– Oui.

– Ne fais pas ça, cria Vanelli. Tu sais ce qui va nous arriver.

– Une fois dénoncé, emprisonné, le patron ne peut plus rien contre nous. J'en ai assez de souffrir pour lui, de m'exposer pour lui, de faire toute la sale besogne pour lui...

Il regarda Diane..

– Faites entrer les agents.

## X

Une heure après, c'était complet.

Le jeune bandit avait fait des aveux détaillés que Vanelli avait finalement confirmés.

Le patron était nommé, accusé, avec des preuves à l'appui.

Trois autres membres de la bande, l'aviateur qui faisait le transport de la drogue, et une ligne de cent cinquante trafiquants par tout le pays étaient livrés à la police.

En somme, toute la structure du réseau était détruite.

L'un des agents, en suivant les pistes de la famille Hussenin dans la terre humide, avait réussi à les atteindre là où ils s'étaient réfugiés.

Et c'est d'un cœur content et l'esprit en paix que Bertrand put réintégrer sa maison.

– Je puis vivre, enfin, dit-il. Et c'est grâce à

toi, Diane.

– Nous tenons la preuve complète contre la bande, dit Diane. Il y en a trop pour qu'ils puissent s'en tirer sans condamnation. Ils sont dus pour de longs séjours au pénitencier.

– Et moi je suis libre ! ne cessait de répéter Bertrand.

Il regardait tout autour de lui.

– Ah ! comme il fera bon de ne plus avoir cette menace sur les épaules. Et vous ne savez pas par où j'ai pu passer, quelle angoisse j'ai connue, quelles craintes me tenaillaient pour ma femme et mes enfants...

Jusqu'à ce gérant de banque, complice de la bande, qui avait été arrêté au moment où il se sentait le plus en sécurité.

Il était minuit quand finalement un téléphone parvint à la ferme des Hussenin.

C'était le capitaine, à Montréal.

Il annonçait que toutes les captures avaient été réussies. Il ne restait plus un seul membre de la bande au large.

De plus, il avait déjà des aveux complets de la part du patron et du pilote de l'avion, qui était son neveu.

C'était complet, les agents pouvaient revenir à Montréal avec leurs prisonniers.

– Et, conclut Delorme, en raccrochant le téléphone, nous ramènerons aussi Diane à l'hôpital.

En effet, maintenant que la tâche était complétée, Diane avait peine à garder sa conscience.

Soudain elle s'abattit, sans connaissance, sur le divan.

Et c'est à quatre-vingt milles à l'heure, toute sirène ouverte, que l'auto des agents fédéraux amena Diane à un grand hôpital de Montréal...

## Épilogue

Les tuméfactions et les coupures ne mirent que quelques jours à se refermer ou à se résorber.

Bertrand Hussenin, qui était venu lui dire un dernier merci, à l'hôpital, la regardait avec admiration.

– C'est une dure leçon pour toi, pauvre Diane, dit-il... J'imagine que tu n'as plus du tout le goût de l'aventure !... Que comptes-tu faire ? Te trouver une autre occupation ?

Diane éclata de rire.

– Moi ? Moi, laisser l'aventure de côté ? Tu n'y penses pas !

Elle déplia un câblogramme.

– Vois-tu ce message ? dit-elle.

– Oui.

– Lis-le, et tu vas constater une chose. Non

seulement je ne délaisse pas l'aventure, mais je m'en vais vivre celle qui sera peut-être la plus dangereuse de ma vie. Je m'en vais à Lyon, en France. Pour me mesurer contre celui qui est probablement le plus grand bandit du monde. Je lui ai donné un surnom, qui intitulerait fort bien cette prochaine aventure, si quelqu'un se mettait en frais de l'écrire.

– Quel serait ce titre ?

– L'Aventure du FAUX MESSIE...





Cet ouvrage est le 493<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.